

PIERRETTE FLEUTIAUX

Bonjour, Anne

Chronique d'une amitié

ACTES SUD / LEMÉAC

Bonjour, Anne.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes parlé. Pourtant vous êtes souvent dans mes pensées, très souvent depuis ces dernières années.

Vous avez été la première femme parfaitement accomplie que j'ai rencontrée. Vous avez changé ma perception de la vie, grâce à vous des horizons que je croyais fermés se sont ouverts, vous m'avez fait un don prodigieux. C'était il y a trente-cinq ans. Maintenant que j'ai dépassé l'âge que vous aviez lors de notre première rencontre, j'ai besoin de vous retrouver.

Je me pose aujourd'hui des questions très simples, de plus en plus simples. Que m'a appris telle ou telle personne ? Que m'ont appris ses livres ?

M'ont-ils aidée à vivre, m'aident-ils à affronter la mort ? Où est la beauté, où est le sens ?

J'ai aussi acquis la certitude que la transmission au féminin est lacunaire, incertaine, souvent faussée. Ainsi m'a-t-il fallu longtemps, Anne, pour prendre la mesure de ce que vous avez été pour moi, par votre personne comme par vos livres.

J'ai commencé à vous chercher, mais des visiteurs se sont présentés, des personnages de roman, vous savez par expérience combien cette sorte de gens peuvent être pressants, j'ai repoussé mon désir de vous retrouver. Ainsi vous allez et venez, parfois très loin de moi, parfois tout près.

Parfois vraiment très près, et alors je me demande si peut-être vous aussi à cet instant vous pensez à moi.

Vous êtes déjà une ancienne au pays des morts, vingt ans bientôt, c'est quasiment un siècle chez nous, les vivants d'aujourd'hui, et cela m'est insupportable, car je vous veux vivante, Anne.

La dernière fois que nous nous sommes vues, c'était chez vous, vous receviez une jeune femme chinoise, brillante musicienne. Pourquoi étais-je là puisque vous aviez déjà une invitée ? Peut-être vouliez-vous me la présenter – vous étiez fière de cette nouvelle amie – ou peut-être n'aviez-vous pas d'autre moment à me consacrer. Morsure d'une douleur. Prémonition d'une fin. Ma prémonition était juste, mais je me trompais sur son sens.

Où en étais-je moi à cette époque ? Vie privée déchirée, un roman en cours d'écriture, mais si long, si complexe que je ne pouvais encore rien vous en montrer. Année 1988, ou 1989 ?

Ensuite nous avons dû nous parler une ou deux fois, et puis plus rien.

Absolument rien.

Votre dernier voyage à Ramatuelle, je n'étais pas avec vous. Et je n'ai pas eu le cœur d'y retourner depuis. Maintenant je suis seule pour rétablir un lien entre nous, mais je vous fais confiance, Anne, aujourd'hui comme autrefois.

"Il s'agit d'un livre, Pierrette ?" me dites-vous. Et j'entends véritablement votre voix, claire, franche,

avec ce léger chuintement sur certaines consonnes, qui agissait si puissamment sur moi.

La littérature était au cœur de notre relation, une sorte d'aimant baladeur qui orientait tout ce qui se passait entre nous. Voici donc la question qui me taraude : "Comment m'y prendre avec vous, là, tout de suite ?" pour que vous reveniez, vivante, parmi nous.

Pour que je puisse à mon tour transmettre ce que vous avez été : un jalon capital dans mon histoire personnelle, un trait à marquer dans l'histoire des femmes, et aussi une trace lumineuse que ne doit pas oublier la littérature.

Cela m'intimide un peu, de m'adresser à vous. Je pense à ce choix entre le tutoiement et le vouvoiement, que propose la langue française. Vous aviez très vite tutoyé mon jeune compagnon de l'époque, à moi vous disiez "vous". Jamais "tu". Il n'y a pas eu de flottement à ce sujet, cela ne s'est pas fait, c'est tout. Et cela me convenait. Je n'aurais pas songé à être en familiarité avec vous.

Le degré d'approche que l'on a avec les êtres. Antennes déployées, avançant ou se rétractant, captant les signaux de réceptivité et de répulsion, balayant tout le spectre des réponses possibles, mesurant les sacrifices et gains éventuels pour chacune, puis transmettant toute cette masse d'informations au décodeur central, lequel indiquera aussitôt le positionnement à prendre, tout cela en quelques fractions de seconde parfois, et sans que vous-même, la première intéressée, en soyez officiellement, c'est-à-dire consciemment, avertie.

Anne Philipe était plus âgée d'une vingtaine d'années, vingt-quatre exactement. A l'époque, ces quelques années en plus qu'elle avait, ces quelques années en moins que j'avais, étaient suffisantes pour m'inspirer du respect, pour informer de différentes nuances de respect toute mon attitude envers elle. Je ne la touchais pas, ne lui serrais pas la main. Nous nous sommes peut-être embrassées dans une circonstance particulière ou une autre, je ne m'en souviens pas. On ne se faisait pas la bise à tout bout de champ à l'époque, comme c'est la mode aujourd'hui.

Il y avait un espace entre nous, je l'éprouve comme un espace dense, qui attirait tout autant qu'il retenait. Nous maintenions un quant-à-soi. Mais je ne la quittais pas des yeux, je parle des yeux intérieurs.

Elle avait eu derrière elle une vie éblouissante, dont elle ne faisait pas état, sinon par ricochet, de façon très naturelle puisque c'était sa vie à elle. Souvent, je ne savais pas très bien de qui ou de quoi elle parlait.

Elle disait "Agnès", je ne savais pas que c'était Agnès Varda, je le devinais par le contexte, ne m'y attardais pas, par respect justement et pour d'autres raisons plus obscures. Mais j'ai enregistré aussitôt le halo particulier que dessinaient les nuances de sa voix autour du mot "Agnès". Le nom s'est inscrit et souligné de lui-même dans la configuration mentale que je dressais à tâtons de son univers. "Agnès" donc était importante pour Anne.

Elle disait "Camus", là pas de doute possible, mais mon trouble était presque aussi grand. "Camus" dans sa bouche sonnait comme un prénom. Elle aurait pu tout aussi bien dire "Albert". Pour moi et les anonymes de mon entourage, Camus

s'énonçait plutôt comme Alpha du Centaure. C'était une étoile au firmament de la littérature, rencontrée d'abord dans nos programmes scolaires ou universitaires. Certainement pas un familier, qu'on a pris l'habitude d'appeler par son patronyme, par affectueuse camaraderie.

Elle disait "Claude". Claude Roy, Claude Gallimard, Claude Mauriac ? Ou quel autre Claude que j'aurais dû connaître peut-être ? Elle disait Jean. Jean Rouch ? Jean Vilar ? Et bien d'autres prénoms, auxquels je ne savais joindre un nom.

Et puis, très peu souvent, pas plus d'une dizaine de fois tout au long des années où nous nous sommes côtoyées, elle a dit "Gérard". Et là, pour moi, avalanche d'images, éclatantes et sombres à la fois, déferlement d'un malaise, mais pourquoi, pourquoi vraiment ? Parce que Gérard, il n'y en avait qu'un seul, c'était Gérard Philipe, il avait été son amour, son mari, et il était mort. Masque rigide sur mon visage et pas un mot qui aurait pu franchir mes lèvres. Elle ? Naturelle, comme toujours, et glissant avec aisance vers autre chose selon le fil de la conversation du moment.

Ses détresses, ce n'était pas à moi qu'elle les confiait.

Pourtant, cette façon de prononcer "Gérard" : une hésitation infime d'abord, puis un voile de douceur enveloppant les syllabes, très léger, à peine sensible, et cela me faisait battre le cœur. Des années s'étaient écoulées depuis la mort du comédien, mais son nom ne s'était pas banalisé, et elle le faisait savoir.

Hésitation imperceptible : le temps d'arrêt que l'on marque avant d'approcher les lieux sacrés. Et cette douceur : le geste du souvenir, fleur déposée, caresse. Ou peut-être rien de tout cela, mais une manière de tenir les autres en lisière.